

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Beauté de la monotonie

Hélène Monette, *Lettres insolites*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 100 p.

Yves Gosselin, *Les Guerres sont éternelles*, Hearst, Le Nordir, 1990, 64 p.

Gaz Moutarde, no 4 et no 5, Montréal, 1990

Le Bonnet de nuit, vol. 1, no 1 (décembre 1990), Montréal, 1990

Jocelyne Felx

Number 62, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38433ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1991). Review of [Beauté de la monotonie / Hélène Monette, *Lettres insolites*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 100 p. / Yves Gosselin, *Les Guerres sont éternelles*, Hearst, Le Nordir, 1990, 64 p. / *Gaz Moutarde*, no 4 et no 5, Montréal, 1990 / *Le Bonnet de nuit*, vol. 1, no 1 (décembre 1990), Montréal, 1990]. *Lettres québécoises*, (62), 30–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hélène Monette, *Lettres insolites*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 100 p.

Yves Gosselin, *Les Guerres sont éternelles*, Hearst, Le Nordir, 1990, 64 p.

Gaz Moutarde, n° 4- et n° 5, Montréal, 1990.

Le Bonnet de nuit, vol. 1, n° 1 (décembre 1990), Montréal, 1990.

Beauté de la monotonie

Certains recueils manquent d'images.
Ce manque d'images fait «nouvelle image».

POÉSIE
JOCELYNE FELX

Tel m'est apparu, dans toute sa sobriété, *La Beauté des visages ne pèse pas sur la terre* de François Charron paru aux Écrits des Forges. Avec ce livre, la planète a encore tourné dans nos livres d'histoire littéraire.

Cela dit, doit-on s'étonner que maintes œuvres de la génération des poètes de moins de trente-cinq ans privilégient peu ou prou ce côté naturel et simple des choses ? Les derniers recueils de José Acquelin, d'Hélène Dorion et de Louise Warren conjuguent l'artifice et le naturel. Ceux d'André Paul et d'Hélène Monette distillent une ironie douce. Les œuvres récentes de Claude Paré, d'André Marquis et d'Yves Gosselin plongent dans le mythe. La langue de Serge Patrice Thibodeau est pleine de mots aux «notes brossées», et ces sons purs, les poètes de la relève qui publient dans les revues *Gaz Moutarde* et *Le Bonnet de nuit* ne les renieraient pas, eux dont la musique se solfie plusieurs tons au-dessus, souvent dans les sons extrêmes.

Toute étiquette devient donc arbitraire, chaque poète reste ce monolithe superbe sur le rivage de son île. Les derniers recueils d'Hélène Monette et d'Yves Gosselin vont dans ce sens.

LETTRES INSOLITES



Lettres insolites, deuxième recueil d'Hélène Monette, semble avoir été écrit du bout de la plume. Et j'avoue que sous une apparence de décou-su, les neuf poèmes de ce recueil trahissent une expression instinctive d'une logique très sûre. Parfois pleine d'humour, parfois d'une lucidité grave, Monette y remporte, malgré deux ou trois faux pas, le pari d'un livre non mièvre gravitant autour du couple qui n'arrive jamais à s'aimer ou à s'aimer toujours.

L'approche est impulsive et directe. Le débit du vers épouse une oralité familière qu'atténue, ici et là, le vouvoiement Les élans de cœur et le goût du haut risque s'ancrent dans le quotidien où «la réalité dépasse l'affection» (p. 92). De plus, même si c'est par petites bouffées qu'ici on vit, le martèlement des «je» garde le tempo d'une marche victorieuse. Et très astucieusement, la gare devient au fil des pages un motif récurrent symbolisant la séparation et son contraire.

Enfin, le dernier poème du recueil est aussi inattendu que convaincant par sa façon moqueuse et sans pitié de signifier un

«renvoi» à un homme fictif. Articulés sur l'expression pivot «Je t'informe que», les cent cinquante vers de ce beau «texte [qui] ne s'adresse à personne» (p. 94), en plus d'être un clin d'œil porté à toutes les femmes, enrichissent l'écriture et l'humour au féminin.

Jeux de massacre

Yves Gosselin a fait paraître deux recueils au Nordir en 1990, ses cinquième et sixième. D'entrée de jeu, je ne vois pas ce que le sixième, *Programme pour une mort lente*, ajoute au cinquième, *Les Guerres sont éternelles*. **J'ai cherché en vain dans ces livres le renouvellement de la «vision excessive» qui caractérise, par exemple, les œuvres de Denis Vanier.** Gosselin mélange le vitriol à l'encre sans faire perdre à la langue sa fonction communicative. Il plie la syntaxe plus que le mot à la nécessité de l'indignation. Les formes impératives et nominales des conjugaisons, les interpellations, les injonctions, le «nous» collectif soutiennent l'ardeur insurrectionnelle. Ces procédés sont éprouvés, l'air est connu.

Dans *Les Guerres sont éternelles*, Gosselin fétichise la poésie dont le mystère purifie l'histoire au cœur d'une tâche plus grande que le temps. Comme chez Hölderlin, c'est en poète que l'homme habite cette terre. Toutefois, il y a dans cette œuvre une allégorie du sens de l'écriture et du devenir de l'homme qui m'a paru emphatique. Là où le temps est le dur matériau de la pierre, il y a certes un plaisir et une beauté à se perdre, et, pourtant, cette poésie négative ne parvient pas à singulariser la perte de ce qu'elle donne à voir et à entendre.

Coups d'éclats

Les maisons d'édition annoncent leur relève. Un programme du ministère des Affaires culturelles, titré «La Relève», soutient cette promotion. La cuvée est riche et, faute de publier comme ils le voudraient, les jeunes fondent des revues. *Gaz Moutarde* et *Le Bonnet de nuit* en sont. **Celle-ci consacre plus de 60 % de son contenu à de jeunes auteur-e-s.** Celle-là m'a paru encore plus généreuse. L'une est agrémentée d'interviews, l'autre pas. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a dans les poèmes de ces deux revues, à travers une contorsion baroco-symboliste, à travers une identité toute mobile, voire parfois spectaculaire, la quête de quelques secrètes musiques «nouveau siècle» (ou postmodernistes) à mille lieues de la discrétion du Charron dernier cru, de sa façon toute furtive d'assumer la terre. En somme à mille lieues de ce que Clarice Lispector appelait «l'extrême beauté de la monotonie»!